

VILLAGE DE FOREZ

Cahier d'histoire locale - Association des
usagers du Centre Social de Montbrison (42)

N°26 avril 1986

- p. 2 Charles Beauverie, peintre du Forez. Philippe TILLON
(1839 - 1923)
- p. 6 Les consuls en Forez aux XVIIe et XVIIIe
siècles. Pierre-Michel THERRAT
- p. 9 La journée d'un élève de cinquième à
l'Institution Victor de Laprade en 1951 Jean-Paul GUICHARD
- p. 15 En 1912 : une réforme électorale en
chasse une autre... André MASCLE
- p. 17 Si le pisé m'était conté Pascal SCARATO
- p. 23 18 août 1985 : première fête des
jasseries. Dominique MALHAIRE

Illustrations :

- p. 2 Charles BEAUVERIE
p. 14 Isabelle BAROU
p. 18-p.19-p.21-p.22 Pascal SCARATO

Village de Forez : bulletin trimestriel.

Siège social : Centre Social de Montbrison
Rue Puy du Rozeil

Directeur de la publication : Claude LATTA

Courrier-coordination : Joseph BAROU

Dépôt légal : 2ème trimestre 1986

Impression : Centre départemental de documentation pédagogique
de la Loire.

Courrier, abonnement : VILLAGE de FOREZ
Centre Social
Rue Puy du Rozeil
42600 MONTBRISON



658. — PLACE DE SAINT-RAMBERT
Dessin de Beauverie, d'après une photographie de F. Thiollier.

CHARLES BEAUVÉRIE, PEINTRE DU FOREZ

(LYON 1839 - PONCINS 1923)

Charles Beauverie jouit déjà d'une certaine renommée à Paris comme paysagiste quand il décide de quitter les rives de l'Oise où il peint et Montmartre où il réside pour se plonger dans une nature plus sauvage et plus variée. Il médite depuis quelque temps d'abandonner Auvers-sur-Oise qui a perdu, à ses yeux, ses charmes d'antan ; son maître, Daubigny, le met en garde contre une telle décision, lui prédisant qu'il brisera sa carrière en s'exilant dans une lointaine province. Quand Daubigny meurt en 1878, plus rien ne le retient désormais. En 1879, sans doute avec la recommandation de F.A. Ravier, il se rend en Forez, auprès de Félix Thiollier qui réunit une colonie d'artistes autour de lui.

Cette décision est peut-être regrettable pour sa carrière d'artiste, mais nous ne pouvons que nous en féliciter, car ce Forézien d'adoption se transforme aussitôt en Forézien de cœur, devenant ainsi l'illustrateur du Forez et le chantre de ce pays où coule le doux Lignon de l'Astrée.

D'ailleurs, loin de Paris, de ses modes et de ses écoles, n'ayant plus pour modèle que la seule Nature qui fut toujours son inspiratrice et dont les beautés le transportaient jusqu'à l'émotion, il devient vraiment lui-même, et c'est certainement la partie de son oeuvre la plus réussie.

Cependant, en 1879, il ne fait qu'un bref séjour dans notre région ; suffisant toutefois pour traiter deux grandes toiles qu'il expose au Salon de Paris de 1880.

De retour à Paris, il garde la nostalgie des horizons foréziens. Coup sur coup, en 1885, le destin va frapper ; son père meurt et, le jour de l'enterrement à Francheville, sa femme est atteinte de paralysie. Des amis les hébergent dans la région de Saint-Etienne ; Beauverie reprend ainsi contact avec Thiollier qui est en train de former son équipe pour la réalisation du "Forez pittoresque et monumental". Ce projet l'enchanté à la perspective de sillonner cette contrée qui l'attire ; après Thiollier, il est l'un des principaux illustrateurs de cette encyclopédie forézienne pour laquelle il exécute environ cent trente dessins et deux eaux-fortes au cours de l'été 1886.

En 1888, c'est l'installation définitive à Poncins, la santé de sa femme nécessitant leur éloignement de Paris. Sa maison, qu'il baptise "la Poncinette", est un pavillon de chasse auquel il ajoute un vaste atelier pour la préparation de douze grands panneaux destinés à la décoration du paquebot "La Plata" que la Compagnie Générale Maritime lance sur la ligne d'Amérique du Sud. Ces panneaux représentent pour la plupart des paysages du Forez et ils figurent à l'exposition de ses oeuvres en novembre 1888 à Saint-Etienne.

Le peintre est un homme simple et affable, aimant la vie des champs, qualités qui le font vite adopter des villageois et sa silhouette leur est rapidement familière ; en veste de chasse, coiffé du béret, le sac de paysagiste sur le dos, sans oublier le grand parasol bleu, il part habituellement de bon matin, car il a toujours eu comme motifs de prédilection les effets des premiers rayons du soleil caressant la rosée et les brumes légères du matin. Le soleil de midi le chasse des bords boisés du Lignon où il installe généralement son chevalet, pour n'y revenir qu'au coucher du soleil ; il n'aime pas la lumière crue et brutale de la mi-journée, préférant les couleurs adoucies de l'aurore. Il affectionne aussi, en disciple de Ravier, les effets de lumière : soleil perçant la brume, ciel orangeux, coucher de soleil, voire clair de lune.

Malheureusement, vers 1900, sa santé ne lui permet plus d'affronter les brumes et les brouillards des hivers foréziens ; dorénavant il passe la mauvaise saison dans le Midi, à la Ciotat.

Homme d'une grande sensibilité, la Grande Guerre le marque beaucoup ; il participe à l'édification du monument aux Morts de Poncins, en 1915, où l'on prévoit seulement une place pour 1916 (et encore "éventuellement", pense-t-il !). Aussi 1914 marque pratiquement la fin de sa carrière officielle ; en 1919, quand les Salons de peinture reprennent, il n'expose plus, l'âge et la maladie ont brisé le ressort. Sa toute dernière exposition sans doute, a lieu à Montbrison, en avril 1919, avec Pierre Couturier, Gabriel Brassart et les peintres stéphanois J. et A. Lambertson.

Comme nous l'avons vu, il est l'interprète inspiré des paysages du Forez et de ses ciels souvent voilés à la luminosité si particulière. Il est aussi le témoin de la transformation paysagère de la plaine au cours de la deuxième moitié du XIXe siècle, plaine qui prend peu à peu l'aspect bocager que nous lui connaissons, en lieu et place de la lande originelle ; schéma d'évolution particulier : habituellement le bocage résulte d'un émiettement de la forêt. La peinture de Beauverie vient ainsi à l'appui de l'étude réalisée par une équipe de l'Université de Saint-Etienne sous la direction du professeur Thomas ("Paysages et milieux naturels de la plaine du Forez", 1984).

*

Pour achever ce rapide tour d'horizon sur cet artiste, il faut retracer rapidement les étapes antérieures de sa vie et donner un aperçu de son oeuvre ; car, avant de découvrir le Pays de l'Astrée, il a peint les sites du Dauphiné auprès de Ravier et la région parisienne où il s'est établi après de brillantes études à l'école des Beaux-Arts de Lyon. Il s'inscrit à l'atelier de Gleyre à Paris, en 1862 ; cet atelier, l'un des plus fameux ateliers indépendants de la capitale, accueille en même temps que Beauverie, Monet, Renoir, Bazille et Sisley ; tous quittent cet atelier en 1864 quand Gleyre, malade, le ferme. Entre temps, ils se retrouvent dans la forêt de Fontainebleau qu'attire alors les jeunes artistes par son côté romantique et théâtral.

Il séjourne à Lyon de 1864 à 1868 pour des raisons familiales et quand il revient à Paris, en 1868, après son mariage, Barbizon a perdu de sa faveur et les peintres délaissent la forêt pour les rives de la Seine et de l'Oise. Dès la fin de la guerre de

1870, Beauverie se rend à Auvers-sur-Oise où est installé Daubigny, l'un des maîtres du paysage moderne ; pendant une douzaine d'années il va peindre les eaux tranquilles de l'Oise ou la campagne environnante et les scènes de la vie des champs. Ses paysans doivent beaucoup à Millet qu'il a connu autour de Barbizon et qu'il apprécie ; cependant, Beauverie est plutôt un pur paysagiste et, s'il tient de Daubigny, son maître vénéré c'est le grand Corot dont il partage toute la poésie des gris outre une certaine conception du paysage.

Du grand courant impressionniste qui se dessine et qu'il voit naître autour de lui, il retient certaines idées : le goût des valeurs claires, le divisionnisme de la touche, l'étude de certains motifs à diverses heures de la journée ou selon les variations saisonnières. Il réalise ainsi une heureuse synthèse entre la facture classique et les conceptions nouvelles de l'art.

L'analyse de ses oeuvres montre un indéniable sens de la composition et une grande richesse de coloris ; toutefois, si Beauverie est un coloriste c'est tout en nuances. L'autre caractéristique majeure de son art, c'est le sens du trait qui éclate dans ses eaux-fortes ; la gravure demande de la décision et de la précision et il n'en manque pas dans ce genre d'exercice.

Pour conclure, laissons la parole à Emile Noirot, peintre du Roannais (1853-1924), qui écrit à la mort de Beauverie (il est mort le 5 mars 1923 à Poncins, où il est enterré) : "S'il restera l'un des artistes les plus renommés de notre province, peut-être un jour, à lui aussi, lui sera-t-il rendu justice plus large et lui assignera-t-on enfin sa place véritable dans l'Art français".

Philippe TILLON

Une exposition rétrospective des oeuvres de Charles Beauverie se tiendra au Musée d'Allard, à Montbrison, du 15 avril à la fin août 1986.

Le livre "CHARLES BEAUVERIE", par Philippe TILLON (Editeur : Action Graphique à Saint-Etienne), est en vente au Centre Social de Montbrison ou aux comptoirs des Musées du Forez, au prix de 245 francs. Les bénéfices de la vente de cet ouvrage seront intégralement versés au profit d' "Hôpital sans Frontière".

LES CONSULS EN FOREZ AUX XVII^e et XVIII^e SIECLES

Voici un de nos ancêtres nommé "Consul", un bien grand titre pour un simple laboureur de Sauvain. Qui étaient donc ces Consuls, quelles étaient leurs fonctions et leur nomination ?

Les consuls étaient les collecteurs de tailles. Chaque année, ils reçoivent le montant des impositions à partager et à lever. Ils doivent alors répartir ce montant entre les taillables (tâche fort délicate conduisant à de nombreuses contestations). Les consuls procèdent à la levée de la taille en se rendant chez chaque contribuable. Le consul demeure responsable de la rentrée intégrale de l'imposition de la communauté, ses biens pouvant être saisis en cas de défaillance.

Cette tâche fort ingrate rebute souvent les consuls élus, qui ont alors recours au bail à collecte ou bail à lever tailles. Ainsi une seule personne (souvent de la bourgeoisie locale) se chargeait, moyennant finances versées par les consuls, de remplir leur charge, coutume qui s'est généralisée tout au long du XVIII^e siècle.

Au XVII^e siècle les consuls étaient élus chaque année par leurs concitoyens. Un dimanche, les consuls en exercice faisaient annoncer au prône de la messe qu'une assemblée serait tenue ce jour-même.

"Au devant la porte de l'église paroissiale le peuple y étant assemblé sortant d'ouïr la grand messe" votait pour nommer les consuls de l'année prochaine. Un notaire prenait les voix. Les élus devaient être solvables ; dans le cas contraire un nouveau consul est immédiatement nommé. Le système a bien fonctionné jusqu'à la fin du XVII^e siècle. La comparution à l'assemblée est obligatoire, les absents étant passibles d'une forte amende. Toutefois le nombre d'abstentionnistes est parfois très élevé (les consuls sortants se retrouvent seuls !). Aussi ce mode de recrutement fut aboli au début du XVIII^e siècle. Dans certains cas, dès les premières années du règne de Louis XIV, apparaît le système des échelles qui consiste à classer les contribuables - ce qui est le cas à Sauvain en 1673 - . Chaque année, à son rang, un consul est alors choisi. Ce système est largement répandu à la fin du XVII^e siècle. Par arrêté de 1717-1718, les consuls furent à partir de là désignés d'office par M. le Receveur des tailles et nommé par l'intendant de la généralité.

Les consuls recevaient, pour leur tâche, le droit de collecte quelques deniers par livre (souvent quatre au XVIII^e siècle). Le nombre des consuls dépendait de l'importance de la parcelle fiscale ; ainsi deux consuls sont nommés à Sauvain pour 1674, alors que quatre le sont à Saint-Bonnet-le-Courreau pour 1677 (cf Patois Vivant, N° spécial, septembre 1979).

L'acte de nomination des consuls de la paroisse de Sauvain pour l'année 1674 qui suit donne le nom de 28 chefs de famille. Cette liste ne correspond pas à l'ensemble des chefs de feux (par exemple, les nouveaux consuls ne figurent pas parmi les comparants). D'ailleurs

la formule "faisant la plus grande partye d'iceux" a un contenu très vague. Les deux consuls sont élus à "leur rang et ordre", donc le système des échelles est déjà en place à Sauvain en 1673. Enfin J.B. Desmier consul élu insolvable est aussitôt remplacé.

"Ce Jourd'huy Dimanche premier jour du mois d'octobre mil six cent soixante treize au devant la porte de l'église parrochiale de Sauvain le peuple y étant assemblé sortant d'houyr la grande messe pardevant le notaire royal réservé au baillage de Forest (=Forez) soussigné et présents les tesmoins cy-après nommés, sont comparus Noël Carton et Jean Mollin habitant de lad. paroisse et Consuls modernes (=actuels) de lad. paroisse et de la parcelle de Couzan lesquels s'adressant aux autres habitants de lad. parcelle et parlant à Me André Mathon procureur d'Office de Montarbourg, Georges Marchand, Claude Barou, Mathieu Marcoux, François Faure, Mathieu Barel, Anthoine Durand, François Roche, Jacques Durand, François Paistre, Annet Crozet, Claude Subertat, Jean Coing, Pierre Durand, le Jeune, André Subertat, Antoine Giraud, Jacques Simon, Jean Marcoux, Anthoine Savattier, Jean Pecheret, Anthoine Rend, Jean Roche, Jacques Viallard, Anthoine Michallon et Estienne Faucou tous habitant de lad. parcelle et faisant la plus grande partye d'iceux auxquels ils ont dit et remonstré que par les ordonnances et règlement des tailles Il leur est enjoint de faire des consuls pour l'année prochaine, laquelle ordonnance aurait été lue et publiée au prosne de la grande messe par deux fois, jour de dimanche, et faict scavoir aux habitants de l'assemblée ce jour à l'yssue de la messe audevant de lad. église pour délibérer à la nomination des Consuls, C'est pourquoi lesd. comparants somment et interpellent lesd. habitants de bailler leurs voyx séparément à la nomination des Consuls pour lad. année prochaine protestant à faute de les nommer, et après que lesd. habitants ont conféré ensemble, Ils ont dit que c'est aux comparants de nommer ceux qui sont au rang et ordre pour faire lad. charge, surquoi lesd. Carton et Mollin ont nommés Georges Chazelles laboureur du Crozet et Jean-Baptiste Desmier laboureur dud. Sauvain pour estre leur rend (=rang) et ordre et

capables de faire lad. charge et sur lad. nomination ayant
recueilli les voyx desd. habittants et premier dud. Sr Mathon
qui a dict led. Chazelles estre capable de faire lad. charge
et quant aud. Desmier il ne peut faire icelle pour n'estre
solvable et les autres habittants d'une même voyx et d'un
consentement ont nommé led. Chazelles pour un des Consuls
et attendu que led. Desmier n'est pas suffisant pour faire
lad. charge Il luy ont nommé avec luy André Fenon cordonnier
du village d'Espinasse eux deux pour un pour faire lad. charge
de Consul avec led. Chazelles pour lad. année prochaine estre
leur rend et ordre et capable de faire lad. charge dont et
du tout ce que dessus lesd. comparants régime a été qui leur
a été octroyé en la présante forme pour servir et valloir ce
que de raison Fait en présance de Georges Arnaud et Anthoine
Subertat laboureurs de St-Bonnet de Coreaux tesmoins qui ont
déclaré avecq lesd. comparants et habittants ne scavoir signer,
led. Mathon na voullu signer, de ce enquis
signé Forestier notaire royal"

Pierre-Michel THERRAT

LA JOURNEE D'UN ELEVE DE CINQUIEME
A L'INSTITUTION VICTOR DE LAPRADE EN 1951

Plus de trente ans après, le souvenir des années que j'ai passées au petit séminaire de Montbrison reste encore vivace. C'est pourquoi j'ai décidé de le faire partager à ceux qui vivaient hors-les-murs, mais aussi à tous ceux des collégiens actuels qui y vivent leur scolarité. Que ceux qui ont vécu ces années en ma compagnie ne m'en veuillent pas : c'est à eux, bien sûr, avant tout, que je dédie ces lignes. Si certains faits leur paraissent inexacts, si certaines attitudes leur semblent de parti pris qu'ils sachent bien que c'est ma mémoire, que ce sont mes propres souvenirs que j'évoque, éclairés il faut bien le dire par six années passées à enseigner dans ces mêmes murs, et par plus de vingt-cinq ans en compagnie d'autres élèves. Puissent ces quelques lignes leur faire revivre un peu de leur jeunesse et qu'ils me pardonnent si mon point de vue n'est pas toujours conforme au leur.

* * *

Six heures dix. A hauteur des fenêtres la cloche retentit. Dans les quatre-vingts lits du dortoir, des corps commencent à s'agiter. Les lampes s'allument brusquement et la voix ferme du sous-préfet clame : "Benedicamus Domino". Des visages ensommeillés répondent sans conviction : "Deo gratias". Oui, nous rendons grâce au Seigneur pour cette journée qui commence, arrachés à la moiteur de nos lits, l'esprit encore plein de nos rêves. Le sous-préfet, chargé de la division des petits - de la quatrième à la sixième - parcourt rapidement les travées et secoue ceux qui voudraient se rendormir. Mon voisin, d'un pas mal assuré, passe près de moi, pour se diriger vers les lavabos et me glisse à l'oreille : "Vivement ce soir qu'on se couche !" Puis il poursuit sa route en regardant avec inquiétude si on ne l'a pas vu bavarder. Nous avons un quart d'heure pour nous habiller, nous laver, faire nos lits et nous aligner vers la porte du dortoir. Même assurées au moyen d'un léger jet d'eau froide pour trois candidats, les toilettes se déroulent avec un maximum d'hygiène, tout au moins pour le visage et les mains ; on verra pour le reste dans quelques jours, lors de la douche bi-mensuelle. Il faut bien veiller, en se lavant les dents, à ne pas avaler de l'eau et rompre ainsi le jeûne, ce qui compromettrait la communion du matin.

Six heures vingt-cinq, bientôt : le rang se forme pour descendre les deux étages qui nous conduiront à la chapelle.

Tandis que les grands - de la rhéto (1), c'est-à-dire la première, à la troisième - entrent par le fond, nous gagnons nos places par une porte latérale. Des plus jeunes, aux premiers rangs, aux plus

(1) La classe de rhétorique était la dernière de la scolarité. La philosophie était assurée en deux ans au Séminaire St-Irénée de Francheville pour ceux qui se destinaient au sacerdoce.

âgés, sur les derniers bancs, nous sommes vite installés dans un silence parfait rendu plus pesant encore par l'heure matinale et la présence du préfet de discipline dans sa stalle, sur le côté.

Chacun a sa place réservée et obligatoire, où il retrouve son missel, son grégorien (2) et ses deux livres de cantiques. Le missel, appelé par un de nos professeurs plus moderniste "le dictionnaire Dom Lefebvre", doit obligatoirement être quotidien.

Après cette entrée impeccable nous nous agenouillons ; et commence alors la prière du matin. Elle est assez traditionnelle, mais en français. Parfois viennent s'ajouter quelques versets de psaumes de la bible dite "de Jérusalem" mais c'est là une initiative encore bien hardie. La prière se termine par l'Angélus, celui de l'aube - oh ! Francis Jammes ! - qui assez bizarrement est récité en français, alors que celui de midi, au réfectoire, et celui de l'étude du soir seront récités en latin. Simple tradition bien ancrée dans la maison ou brèche dans le système du tout-latin qui commence déjà à recevoir de sérieux coups de boutoir ?

La prière achevée nous nous asseyons pour entendre le Père directeur nous inviter à la méditation. Ce dernier terme est ambitieux, mais l'appeler sermon, prône ou homélie, aurait-il changé grand-chose au contenu de ce que nous entendions alors ? Dix minutes, dix longues minutes passées à subir plutôt qu'à écouter. Parfois un mot, une bribe de phrase, un sujet même, réveillaient l'attention : mais pouvions-nous, tous les jours, à dix, onze ou douze ans, nous concentrer sur d'arides considérations de théologie ou de morale alors que nos rêves, une demi-heure après le lever, n'étaient pas encore évaporés ?

C'est maintenant l'heure de la messe, célébrée par le Père supérieur. Pour ceux qui n'auraient pas fréquenté les subtilités d'un petit séminaire peut-être est-il bon de préciser que l'on appelle le directeur, celui dont le nom exact est directeur spirituel. Son rôle est essentiellement axé sur la conduite des âmes et il a à ce titre la haute main sur l'instruction religieuse, en collaboration avec les professeurs, presque tous prêtres, et surtout la direction de conscience des élèves : c'est auprès de lui que vont se confesser une bonne partie d'entre eux, ceux du moins qui n'ont pas choisi un autre prêtre de l'établissement comme directeur de conscience. Quant au Supérieur il correspond plutôt à ce que l'on appellerait aujourd'hui un chef d'établissement. C'est l'autorité suprême, pédagogique et religieuse. Il est souvent licencié en lettres et en théologie, cette dernière qualité étant parfois agrémentée d'un titre de docteur. Sauf oubli de la part du Cardinal-Archevêque de Lyon il est chanoine honoraire de la cathédrale St-Jean. Il délègue l'essentiel de ses pouvoirs mais reste l'arbitre suprême. Et surtout il ne confesse personne : les confidences ainsi recueillies pourraient nuire à son impartialité dans les cas difficiles à trancher.

"- Introibo ad altare Dei.

- Ad Deum qui laetificat juventutem meam."

Pour nous, les cinquièmes, qui n'en sommes qu'à notre deuxième année de latin, c'est plus par automatisme que par conviction profonde que nous répondons à ces prières au bas de l'autel ; selon,

(2) Gégorien : livre de chant grégorien, comprenant l'essentiel des principaux offices et des fêtes, que nous utilisions surtout le dimanche à la grand-messe.

bien entendu, le rit (3) lyonnais, qui fait notre originalité, et qui ne laisse pas de causer des soucis à ceux qui, en vacances, iront servir la messe dans un village de Haute-Loire ou du Puy-de-Ôme.

Puis la messe se poursuit : il s'agit d'une messe basse, entièrement en latin. La grand-messe, ou messe chantée selon le rite grégorien, reste l'apanage du dimanche et des grandes fêtes liturgiques. L'épître et l'évangile étant lus en latin par le prêtre, à voix basse, nous avons droit à la lecture en français de l'évangile par le grand lecteur, élève de Rhéto, celle de l'épître ayant été assurée par son adjoint.

Deux fois par semaine le père Coizet, un monument musical dont j'aurai l'occasion de reparler, vient accompagner, sur son tout nouvel orgue électronique, l'un de nos cantiques. Les cantiques sont encore tout empreints des traditions du début du siècle, mais nous venons de recevoir à côté du gros volume obsolète un petit fascicule intitulé Les deux Tables et Jean Servel ou Robert Jef (4) à la pointe du renouveau du chant liturgique, dix ans avant les débuts de Vatican II, vont nous apprendre à prier en chantant.

La messe se déroule, parfois lente à notre gré, et lorsque vient la communion c'est une impeccable procession qui part du fond de la chapelle pour nous faire rejoindre nos bancs par les côtés.

La messe achevée c'est en rangs et toujours en silence que nous gagnons le réfectoire. Nous nous y retrouvons par équipe de six, chaque équipe occupant la moitié d'une grande table où nous attend une casserole fumante. Une équipe se compose de quatre élèves d'une même classe dont le chef est un "rhéto" et le sous-chef un "seconde". Nous pouvons alors échanger nos premières paroles officielles de la journée sous l'oeil du préfet de discipline qui veille à ce que toutes les assiettes soient pleines de ce qu'il faut bien appeler une soupe, où morceaux de pain, poireaux, oignons et pommes de terre, parfois agrémentés d'un peu de lait, se proposent de nous emplir l'estomac jusqu'à midi. Le soupe terminée, nous avons droit à une pâte de fruit ou à un carré de chocolat, ainsi qu'à une tranche de pain.

Il est environ sept heures quarante-cinq et nous nous rendons ensuite en silence en salle d'étude pour les leçons du matin. C'est une vaste salle d'environ une centaine de place où nous possédons chacun notre bureau pour entreposer la totalité de nos affaires scolaires. Le couvercle de chaque bureau se soulève face à nous et cela est bien pratique pour entamer une conversation avec son voisin. Mais, averti par son oeil infailible, le préfet d'étude a vite fait de remarquer les bureaux conjointement entr'ouverts et nous oblige à les ouvrir en grand. On ne saurait prendre trop de précautions !

(3) Le rit (et non pas rite) lyonnais, survivance d'un privilège accordé à la Primature des Gaules, consistait en quelques variantes dans les parties dialoguées et certaines prières. Il se différencie du rit romain utilisé dans les autres diocèses de France. Le diocèse de Lyon comprenait essentiellement le Rhône et la Loire ainsi que quelques communes de l'Ain et de l'Isère.

(4) Jean Servel et Robert Jef font partie d'un groupe de paroliers-compositeurs qui ont révolutionné le chant liturgique français dans les années cinquante et dont les cantiques, trente-cinq ans plus tard n'ont pas pris une ride.

A huit heures vingt-cinq, nous prenons nos affaires sous le bras pour les deux premières heures de classe et nous rejoignons sur la cour d'honneur les externes qui ont eu la chance de passer la nuit chez eux. Mais qu'ils en profitent vite car dès la classe de troisième ils seront trois-quart, c'est-à-dire qu'ils coucheront au séminaire pour ne rentrer chez eux que pendant le temps de midi.

Nous nous alignons sous le tunnel, vaste couloir en plein air situé sous les dortoirs, où se trouve l'entrée de notre classe de cinquième. A la tête de cette classe, comme à celle de toutes les autres, se trouve un prêtre responsable ; celui qui a notre groupe en charge, outre le français nous enseigne le latin, le grec, la géographie, les sciences naturelles et, bien sûr, l'instruction religieuse. Deux autres prêtres nous enseignent respectivement l'un l'histoire et l'autre les mathématiques, mais c'est un laïc, M. Benoît Martin, figure marquante de la vie montbrisonnaise, qui est notre professeur d'anglais. Pas de dessin, un cours de musique assuré dans le cadre de la chorale, peu ou pas d'éducation physique, tout au moins dans le sens où on l'entend aujourd'hui, et voilà terminé le panorama des disciplines enseignées à un élève de cinquième à l'Institution Victor de Laprade en 1951.

J'aurai, je l'espère, l'occasion de revenir longuement sur le contenu et les méthodes d'enseignement, ainsi que sur leur évolution au cours des six années que j'ai passées comme interne dans cet établissement ; mais retournons pour l'instant vivre une journée "ordinaire" d'un élève de cinquième.

* * *

A dix heures trente la cloche sonne la fin des deux premières heures de la matinée et, après un crochet par l'étude où nous déposons nos affaires, nous nous retrouvons dans la cour pour une récréation d'un quart d'heure. Nous pouvons en profiter pour aller au réfectoire grignoter quelques gâteries enfermées dans nos tiroirs individuels, mais aussi pour aller à la "boutique" acheter les fournitures qui nous manquent. Cependant il faut faire vite car au bout de dix minutes la petite cloche sonne "les cinq" et nous enjoint de nous regrouper sur la cour d'honneur : cinq minutes plus tard la grosse cloche nous fait mettre en rang pour entrer en étude où nous attend le premier devoir de la journée. J'ai bien écrit le premier devoir de la journée car, en cette année de cinquième, nous faisons deux devoirs par jour, l'un d'une heure et quart et l'autre de deux heures ; et ce, six jours par semaine : en effet le dimanche nous n'avons qu'un devoir le soir, de dix-sept heures trente à dix-neuf heures. Ce qui fait qu'au rythme de treize devoirs hebdomadaires répartis sur vingt-deux heures nous n'avons guère le temps de nous ennuyer. J'ai longtemps frémi rétrospectivement en songeant à ce qui nous était imposé, mais je frémis encore plus maintenant en pensant à ce que devaient être les corrections pour nos professeurs d'alors.

A midi dix, lorsque sonne la cloche, nous sortons nous ébrouer quelques minutes avant de nous rassembler devant la porte du réfectoire. Nous nous écartons pour laisser passer les professeurs qui vont manger avec nous, à une énorme table sise au fond du réfectoire sur une estrade. En vis-à-vis une autre estrade plus haut perchée supporte une table où vont s'installer le préfet, le sous-préfet et les deux "curés de semaine" comme nous les appelons dans le plus profond respect.

Debout à côté de notre table, tournés vers le grand crucifix qui surmonte l'estrade des professeurs, nous récitons d'abord l'angélus en latin puis le bénédicité avant de nous asseoir en silence. Le supérieur prononce le "Deo gratias" libérateur et nous pouvons enfin nous mettre à parler. Passons pudiquement sur le contenu des plats qu'un membre de chaque équipe de six va chercher tour à tour au guichet de la cuisine et entendons maintenant la clochette du Père supérieur qui dès la fin du repas impose le silence et propulse vers la chaire - oui, une chaire, accolée à un mur, en plein réfectoire - le grand lecteur qui va nous lire la vie du Saint que nous fêterons le lendemain. Cette lecture terminée nous nous levons pour réciter les grâces et, toujours précédés par les professeurs, nous quittons le réfectoire pour nous rendre sur les grandes cours où nous allons vivre pleinement une longue récréation jusqu'à deux heures moins le quart.

Suivant la saison nous jouons collectivement à l'épervier, au drapeau, au double-drapeau, ou individuellement à la balle au mur, version montbrisonnaise très libre de la pelote basque. Au plus fort de l'hiver, dans la neige ou la boue, nous jouons aux échasses, avec une boule en bois. Jamais de foot sur cette cour : mais nous nous rattrapons à Montchenu...

La récréation se termine à deux heures moins le quart et nous disposons alors d'une étude de leçons de trois quarts d'heure pour préparer les deux heures de classe de l'après-midi. L'étude est introduite par la récitation du "Veni, Sancte Spiritu..."(5)

* * *

Après les cours, à seize heures trente, récréation-goûter. Nous nous précipitons vers les deux fenêtres de la réserve où deux des soeurs Saint-Joseph qui sont au service de la maison vont nous remettre individuellement nos goûters, c'est-à-dire une tranche de gros pain agrémentée du chocolat ou de la confiture que nous avons déposés au retour des vacances précédentes. On nous fournit le pain, nous fournissons le reste...tant pis pour ceux qui ont épuisé leur stock, à moins que moyennant argent ils ne puissent se procurer auprès des mêmes soeurs une tablette salvatrice.

A dix-sept heures, ceux qui ont une voix suffisamment agréable rejoignent leur groupe de chorale. L'entraînement au chant choral, en vue des messes solennelles et des concerts de fin d'année, se fait quatre jours par semaine. Nous sommes répartis en trois groupes : sopranos, altos, ténor-basse. Nous nous entraînons séparément et de temps en temps on regroupe altos-sopranos puis la totalité lorsque les airs commencent à être connus. Pendant ce temps, ceux qui ne chantent pas - et je profiterai pendant deux ans de ma période de mue - disposent d'une demi-heure d'étude libre. Étant donné le nombre important d'études diverses qui nous est imposé, bien peu sont ceux qui n'en profitent pas pour se livrer aux joies de la lecture.

A dix-sept heures trente commence la grande étude de devoir. Deux heures à traduire, analyser, compter, transformer, tracer mais deux heures aussi à fabriquer des "bourrons", à dessiner, à discuter, aussi discrètement que possible, avec la fougue d'enfants de onze ans

(5) Prère invocatoire au Saint-Esprit. On ne laissait rien au hasard pour apprendre ses leçons !...

qui à l'heure du repas laisseront derrière eux quatre heures de classe et cinq heures d'étude.

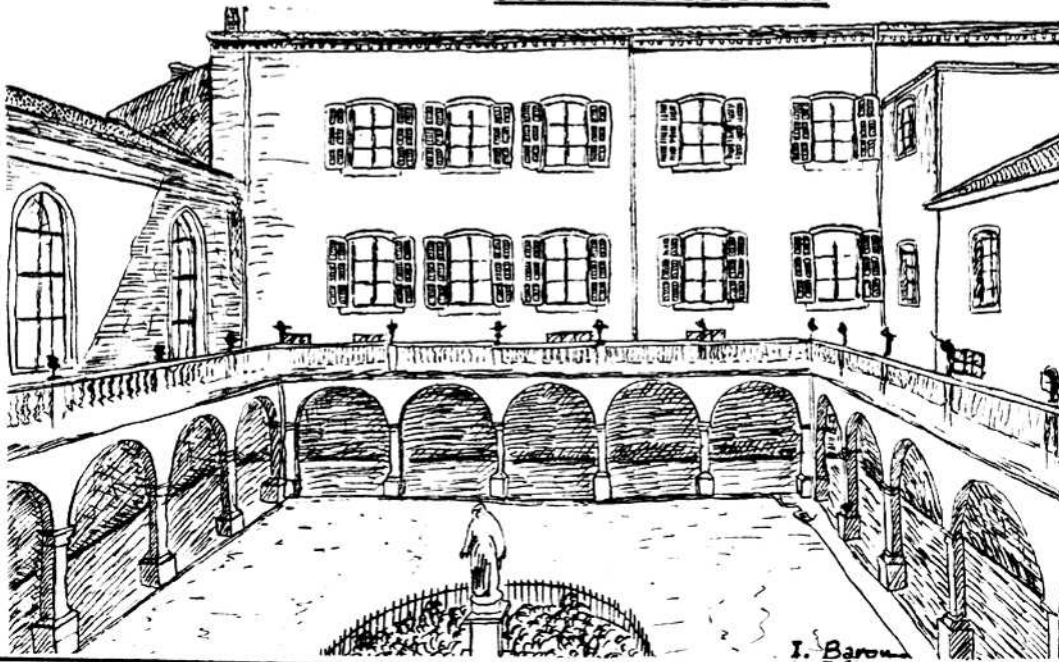
A dix-neuf heures vingt-huit, le préfet d'étude se lève et entame, en latin, l'Angélus du soir. Puis nous sortons en silence, nous rendons notre copie à l'élève chargé du ramassage et nous nous dirigeons vers le réfectoire. Après le bénédicité et la traditionnelle soupe, accompagnée d'un légume et d'un dessert nous entendons un passage de l'Imitation de Jésus-Christ avant de nous rendre à la chapelle pour la prière du soir.

Nous terminons la journée où nous l'avons commencée. Le Supérieur, accompagné de quelques prêtres qui ont bien voulu le suivre, dirige les dernières oraisons, proches du bréviaire, et nous terminons par un chant à la Vierge. Après notre sortie de la chapelle nous passons dix minutes sur la cour. Ce temps sera porté à une demi-heure dès les beaux jours. Au coup de cloche nous nous scindons en deux groupes. Les "grands" vont parachever leur travail par une dernière demi-heure d'étude et nous, nous allons au dortoir après être passés par la salle des chaussures et vers les rangées de porte-manteaux où nous déposons nos blouses. C'est alors la lente montée vers le dortoir, dans le silence. Quelques minutes pour se mettre en pyjama et nous replongeons dans nos lits quittés si tristement le matin. Il est presque neuf heures. Les lampes s'éteignent, seules deux veilleuses diffusent une faible lumière. Les W.-C. restent fermés et ne seront ouverts qu'une heure plus tard par le surveillant du dortoir, secondé par un "censeur" élève de rhéto. Il ne faut pas en effet que sous le prétexte d'un besoin pressant nous commencions à circuler dans le dortoir. De fait, à dix heures tout est calme...

"Nox erat et placidum carpebant fessa soporem corpora per terras..."(6)

Ainsi s'achève une "journée ordinaire" à l'Institution Victor de Laprade pour un enfant de onze ans en 1951.

Jean Paul GUICHARD



(6) Virgile. *Enéide* IV 522-523. "Il faisait nuit, et sur toute la terre les êtres fatigués goûtaient un repos paisible."

EN 1912 : UNE REFORME ELECTORALE EN CHASSE UNE AUTRE ...

J'ai reçu un cadeau inattendu : un journal paru le jour de ma naissance, le jeudi 11 juillet 1912 ! C'est loin. Son titre : Excelsior, journal illustré, quotidien n°604, troisième année, vendu 10 centimes.

Pendant des années où le mot inflation était inconnu, le gramme d'or valait 3 francs dix... Avec le cours actuel de l'or, je laisse au lecteur le soin de calculer le prix valorisé du journal...

En première page, des photos sur la rencontre des deux empereurs (Guillaume II et le Tsar Nicolas): "on sait le bruit mondial provoqué par ce récent événement" mais la page trois a certainement plus intéressé les lecteurs que la menace d'une alliance germano-russe.

La première colonne relate les résultats au concours d'opéra et la quatrième un feuilleton par Paul Acker qui commence ainsi "J'ai répondu à ta lettre brièvement. Une seule phrase, si j'ai bonne mémoire, qui qualifiait ton mari de serin ou d'imbécile...je ne le regrette pas car cette appréciation est tout de même juste". Passionnant n'est-ce pas ? Mais tout le centre de la page est sous un titre "Un grand événement politique. La Chambre vote la réforme électorale par 329 voix contre 217. Après une année d'efforts intermittents, voici votée une des lois les plus considérables de la Troisième République. Jamais pourtant d'autres lois déchaînèrent de plus violentes passions et n'inspirèrent de plus subtiles manœuvres que ce remaniement du mode électoral ..."

Et alors, avez-vous deviné ? Ce mode électoral tant ardemment discuté était... le vote à la représentation proportionnelle ! Déjà ! Sur deux colonnes, page 3 et page 7, 26 articles précisent les modalités d'application : chaque département forme une circonscription qui élit un député pour 70 000 habitants "français"... Il y a beaucoup d'accommodements, par exemple, plusieurs listes peuvent déclarer mettre en commun leurs suffrages. Mais beaucoup de dispositions ont été reproduites en 1984. Etrange renouvellement des lois. Qui était donc le Président du Conseil ? M. Raymond Poincaré "qui dans un remarquable discours a résumé les avantages de la loi qui sera, a-t-il dit, ratifiée par l'opinion publique tout entière". "La troisième séance commencée à 2 h 30 s'est terminée à 9 h 20 après la mise aux voix. La proclamation du vote a été accueillie par les hou, hou des radicaux qui estimaient que le gouvernement n'avait pas obtenu la majorité républicaine et lui ont crié sur l'air desampions "démission". Mais le Président du Conseil a peu après quitté la salle des séances suivi d'un important cortège de proportionnalistes de droite et de gauche qui l'acclamaient en applaudissant vigoureusement".

Je ne crois pas qu'en 1984 le Premier Ministre ait été applaudi par des députés de droite et de gauche bien que certaines "têtes de liste" devaient en avoir envie. A en croire les commentaires élogieux, chaque mode de vote acquiert un maximum de vertus à un moment donné. Il suffit d'attendre, par exemple 13 ans (de 1899 à 1912).

Après le compte rendu du vote de cette loi merveilleuse, la page 5 est garnie par les photos de l'ouverture solennelle des jeux olympiques à Stockholm et par celles des phénomènes de Luna Park (de

l'homme squelette de 28 kg au géant de 634 livres). Le Tour de France, sixième étape Grenoble-Nice est gagnée par Lapize. Passons sur la promesse du ministre des finances concernant la réforme fiscale.

En 8ème page, on annonce la venue à Paris de la reine Ranavaloa, accompagnée d'un secrétaire et d'une femme de chambre. Quelle modeste suite, on fait mieux actuellement.

Le 14 juillet on promet des matinées gratuites. A l'Opéra, Aïda, à la Comédie française, le ménage de Molière, à l'Opéra comique, Mignon...

Bien sûr on peut lire aussi les rubriques des sports, des courses et le tableau des cotations en Bourse sur lequel on remarque sept emprunts russes à 4 % or et ceux de Chine, Bulgarie, Empire Ottoman, Grèce, Haïti etc. La France prête au monde entier, elle est riche ! On vend boulevard Pereire, Paris, une maison 540 000 F. Rapport annuel 40 000 F, à peu près 7,4 %. Quelle fortune basée sur la pierre !

Rika Zarái découvre bien tard les vertus des plantes : M. Warré, curé de Martaineville (Somme) indique sans frais le remède. Et il y a le Royal Windsor qui arrête la chute des cheveux...et aussi du vin livré à fût perdu de 220 litres à 99 francs. Le crochet X existe. Une chambre à coucher Louis XVI à 300 F, c'est une bonne affaire, non !

J'allais oublier le grand prix de l'Automobile Club de France de 1913 : 20 litres d'essence par 100 km, poids de l'auto 800 kg minimum, longueur de l'épreuve 900 km. Un vrai rallye de Monaco avant l'heure. Imaginer à l'époque la complication d'un changement de pneu.

Chronique mondaine : M. le duc et la duchesse de Luynes donnent ce soir au château de Dampierre une soirée dansante à laquelle M. le Prince de Galles actuellement en villégiature en Bretagne sera présent (ce n'est là qu'un extrait).

Pour finir cette lecture rapide des 10 pages de l'Excelsior à 10 centimes du 11 juillet 1912 voici le menu maigre conseillé :

Hors d'oeuvre - beurre - thon tomate - concombres - oeufs brouillés aux crevettes - pilaf de courgettes niçoises - raie au beurre noir - pommes de terre à l'anglaise - tarte à la rhubarbe - dessert.

Qui peut s'offrir un tel repas ?

La menace allemande, et surtout la nouvelle loi électorale semblent les deux nouvelles importantes. Au fait, comment s'appelle le fameux produit qui supprime la calvitie ? Pour l'insouciance, 74 ans après, pas beaucoup de changement.

André MASCLE

Si le pisé m'était conté

H. s'éloigna sans se faire remarquer de la fournaise vivante du chantier, pour aller là où l'attendait une besogne plus en rapport avec ses capacités... Allongé sous quelque feuillu bien ombrageux, il pouvait à loisir laisser cours libre à son imagination et s'abîmer dans la trame du roman qu'il rêvait d'écrire... mais inévitablement son esprit revenait, malgré lui, à cette construction dont il percevait de loin les clameurs, les mouvements sobres répétitifs ; bruits familiers de la plaine du Forez qui revenaient à chaque printemps en même temps que la floraison des cerisiers.

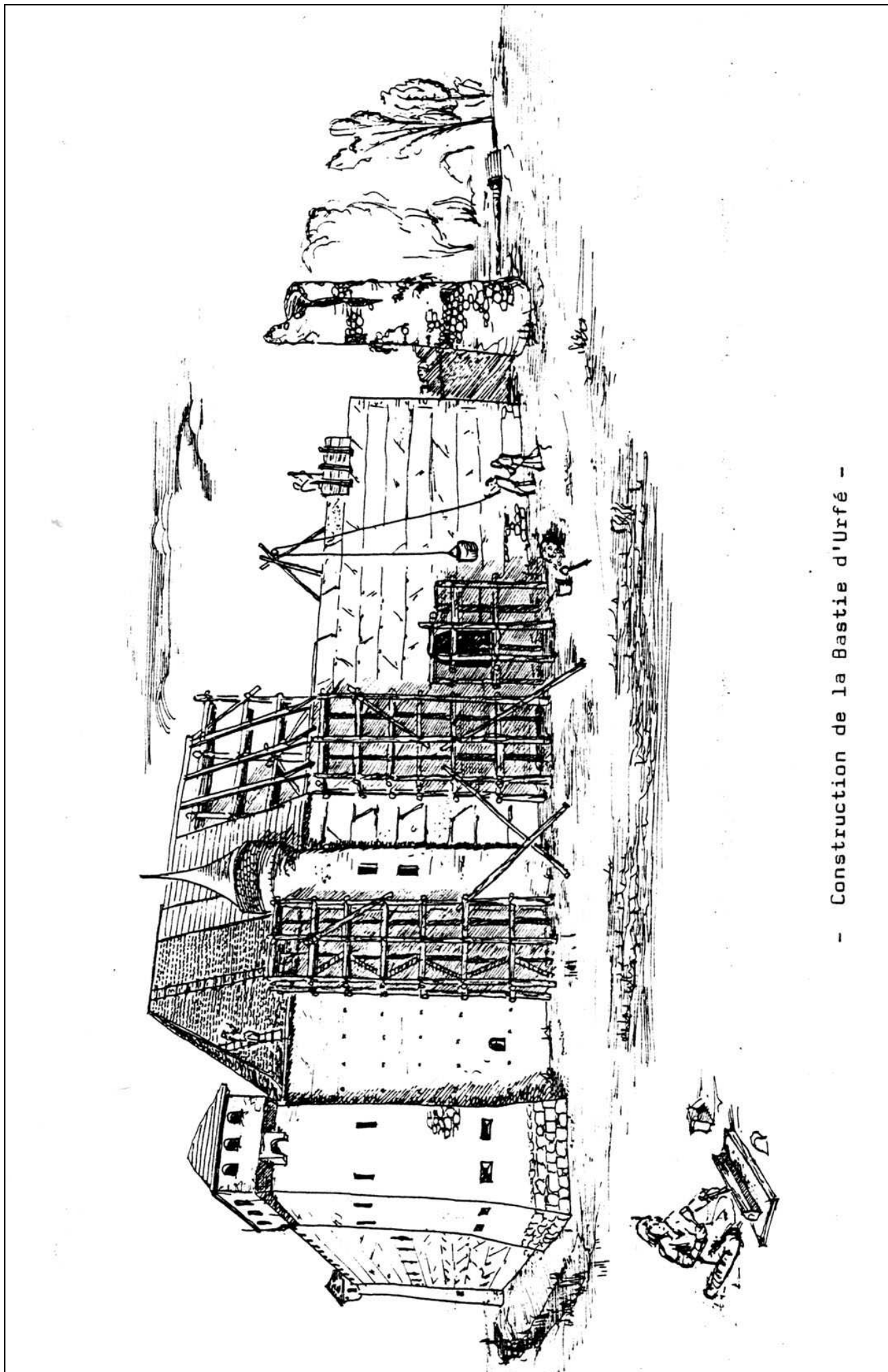
La construction de bâtiments à l'aide de la terre du sol est une technique utilisée par tous et qui fait fleurir actuellement de nombreux hameaux et aussi s'agrandir les villages implantés sur les routes très circulantes, près de châteaux-forts, à des noeuds cruciaux de voies de communication : citons Boën, Montbrison, Montrond, St-Galmier St-Germain-Laval...

La pierre manque dans la plaine et sur les coteaux, ou bien elle ne se prête guère à une utilisation en maçonnerie lourde à la terre. La construction en terre répond parfaitement à une économie sociale autarcique, utilisant les matières premières locales et la main-d'oeuvre nombreuse.

La technique de construction en terre paraît simple mais elle est entourée de tout un savoir-faire qui se transmet sur les chantiers, ce savoir-faire étant apporté au départ par celui qui dirige la réalisation - soit un charpentier ou un maçon - qui conçoit et surveille toutes les opérations, ou alors par des maçons de passage (souvent auvergnats) qui restent dans le village jusqu'à la fin du chantier, s'y mariant parfois, laissant ainsi de multiples souvenirs de leur passage dont les plus durables sont certainement leurs finitions personnelles (taille de la pierre des encadrements, stuc, fresque, marques sur les matériaux, bois ou pierre).

La technique, qui prendra le nom de pisé (du latin pisare : damer) consiste à prendre la terre sous la couche arable et à l'élever dans un coffrage en bois solidement bloqué par des montants, des traverses et des coins. Deux à trois personnes dans le coffrage étalent la terre en couches de 15 à 20 cm et commencent à la damer avec un outil en bois : le pisoir. La terre mise en oeuvre ne contient ni paille ni chaux et se compose d'un mélange naturel d'argiles, limons, sables et graviers en proportions variables, la terre ne devant être ni trop humide ni trop sèche. Après un damage intense, la terre compactée "sonne" et l'on peut réintroduire dans le coffrage une nouvelle couche de terre et ceci jusqu'au remplissage complet. Là le coffrage est démonté rapidement et remonté sur l'assise suivante pour réaliser une nouvelle banchée.

Le pisé, démarré au printemps, dure jusqu'à la fin de l'été si les travaux agricoles le permettent et le bâtiment est ensuite couvert provisoirement, ou définitivement, pour passer l'hiver. Un enduit



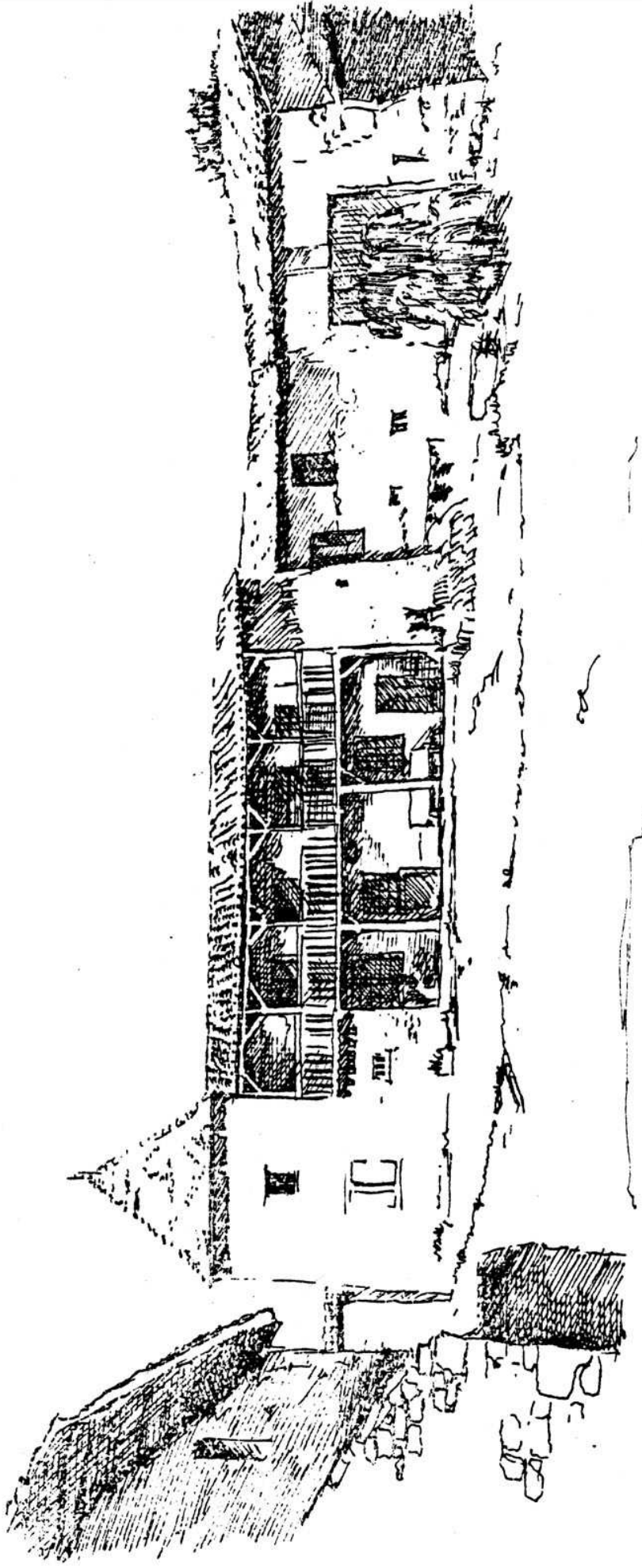
- Construction de la Bastie d'Urfé -

à la chaux sera éventuellement passé l'année suivante sur les murs secs des habitations, les dépendances restant souvent non enduites par économie, du fait aussi que le pisé souffre peu des problèmes d'érosion. Mais il est nécessaire de protéger le pisé contre l'humidité du sol par un soubassement, et le haut des murs par une toiture bien entretenue.



Lors de mes pérégrinations dans le Forez, dans le Roannais, en Auvergne ou dans le Dauphiné, j'ai souvent pu admirer les constructions en terre éclosant ci et là. Ici c'était une ferme avec sa galerie en bois (afre) comme dans le Haut-Forez, là les murs d'un élégant pigeonnier appareillé en petits modules de terre - les caïrons - , là encore des murs identiques à du pisé mais où de la paille est mélangée à la terre franche du sol, avec une technique un peu différente du pisé, en Limagne, comme j'ai pu le remarquer : la terre plus humide et mélangée à la paille est enfourchée sur une base assez large pour constituer le mur, les bords sont ensuite tranchés pour obtenir une surface plane, c'est la technique de la bauge.

Typique des pigeonniers sur pilotis de la Limagne - comme celui de Saint-Laure - j'ai rencontré aussi dans les villages du Forez des maisons anciennes en pans de bois avec un remplissage en torchis (terre argileuse et paille), à Charlieu, à Saint-Germain -Laval, à Montbrison, à Saint-Haon-le-Châtel, ... Mais ces constructions, épuisant le bois local peu répandu et s'embrasant rapidement, d'autant plus vite qu'elles avaient des encorbellements, furent peu à peu remplacées par des constructions en dur (pisé), économiques, ininflammables et plus expéditivement achevées.



- Ancienne maison à Fauray -

Le pisé a fourni, sur la terre de nos ancêtres, un matériau pour sa protection car il a effectivement servi à élever des remparts plus efficaces que de simples levées de terre (château de Poncins). Il a servi aussi pour la reconstruction du château de la Bastie d'Urfé. Pierre d'Urfé put ainsi rapidement installer la demeure familiale sur le château féodal lui aussi partiellement construit en pisé. Le chantier ne nécessita pas la réquisition loin de la province de maîtres-maçons et de décorateurs. La construction, d'abord très sommaire, employa de petites gens travaillant dans les fermes autour du domaine, ils oeuvrèrent avec acharnement pour élever à Pierre d'Urfé un château qui correspondait mieux à sa nouvelle vie. De nombreux percements furent exécutés dans les cuisines du rez-de-chaussée pour éclairer les anciennes parties féodales conservées. La partie sud fut remaniée et surélevée, mais on dut détruire la partie est, trop délabrée, qui servit ainsi de carrière de terre et de pierres pour le reste du château.

* * *

Séjournant à Montbrison, j'eus le loisir d'apprécier les qualités acoustiques de la salle de la Diana, qualités dues à la structure des murs en pisé et à la très belle voûte en bois, lors d'une fête musicale donnée en son sein en 1588.

La famille Girard, encore installée dans le centre de Montbrison, m'honora en me faisant visiter le chantier de construction de son château à Vaugirard près de Champdieu. La rapidité de construction du pisé rivalisait avec la dextérité de la préparation au sol de la charpente.

Ne faudrait-il pas encore décrire toutes ces petites maisons rurales, maisons à aître de bois, gentilhommières et pigeonniers, grandes fermes à cours fermées de la plaine ou des coteaux, maisons de bourg aux cours fraîches et vivantes des jeux des enfants ?

Ces maisons parfaitement issues de la terre nourricière, profondément ancrées dans le sol des ancêtres, conviennent bien au climat rude et contrasté de la plaine. Il y fait chaud au coeur de l'hiver quand les cheminées brasillent de tout leur feu, et frais l'été quand tout est étouffant dehors. La terre utilisée était puisée dans le creusement des fondations et des sous-sol et dans ce qui devenait une mare, utile toujours près d'une ferme pour les canards et les gros animaux.

Les fermes en pisé, d'abord modestes et constituées d'un seul bâtiment : "la maison" ou pièce à vivre, étaient agrandies, quand grandissait l'aisance du propriétaire, par des dépendances : granges, cuvage, fournil, moulin... Il était facile d'y réaliser des transformations en perçant des ouvertures, en plaçant des planchers de bois ou des pavages de terre cuite sur la simple terre battue, en ajoutant des encadrements de grès taillés et moulurés, une belle cheminée en grès elle aussi, des génoises ou arcatures à la cime des murs et qui recevaient ainsi l'égout de la toiture. Un badigeon à la chaux grasse venait éclaircir et terminer les pièces peu lumineuses. Un enduit extérieur, fait d'un mélange de chaux et de gore, montrait les moyens nouveaux du propriétaire.

Je crois sincèrement que ce mode de construction, - introduit peut-être chez nous par les Romains qui ont dû le voler quelque part, dans les contrées qu'ils ont colonisées - intéressera les générations futures qui ne trouveront sûrement pas un autre matériau plus

économique, plus sain, plus confortable, mieux en harmonie avec la terre maternelle, plus soudé au paysage, plus résistant au feu, plus à la dimension de l'homme, plus chaud à l'âme et au cœur que ce pisé couleur de miel."

Honoré se réveilla, encore auréolé de l'orbe étrange de son rêve prémonitoire. Une idée nouvelle lui vint : voyager en France et dans les pays étrangers, car certainement il allait découvrir des choses étonnantes, plus formidables encore que tout ce dont il pouvait rêver.

Voilà peut-être ce qu'aurait pu écrire Honoré d'Urfé s'il avait su que ce mode de construction qui était utilisé systématiquement pour tout bâtiment à son époque, grâce surtout à la présence de la terre - matériau gratuit - sur le chantier de la plus modeste demeure jusqu'au château le plus fastueux, serait dévalorisé dans les sociétés futures plus promptes à compliquer d'abord pour simplifier ensuite, jusqu'au simplisme parfois.

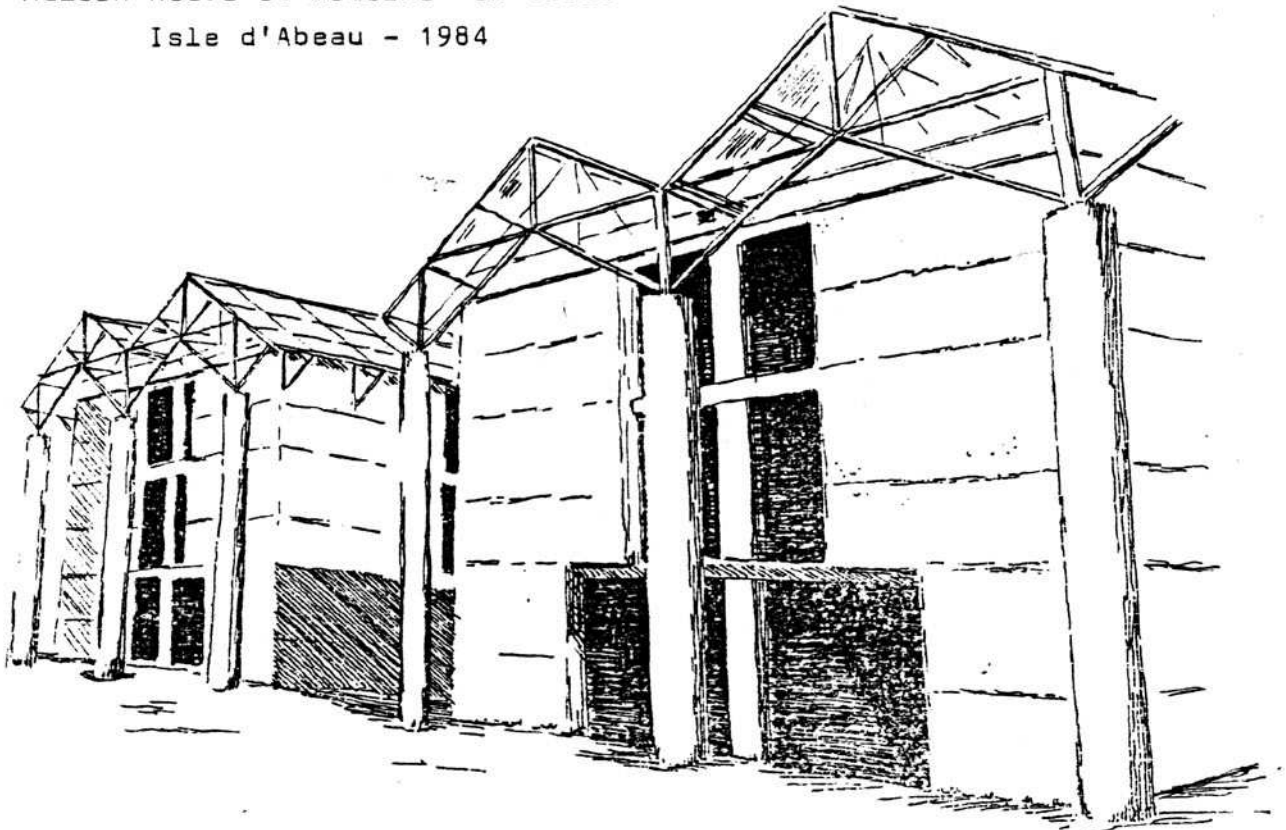
Pourquoi les constructions traditionnelles, oeuvres intimes de nos racines, sont-elles rejetées de notre culture, de notre esprit, de nos mains créatrices ?

Comment des érudits, qui ont été des défenseurs du patrimoine de la Loire, peuvent-ils écrire, à propos de la Bastie d'Urfé, avec un certain mépris et donc une sorte de condamnation :

"Ce mur méridional est en partie en pisé, en partie en matériaux très grossiers ; on a peine à comprendre une construction aussi peu soignée dans un château de cette importance." (Le château de La Bastie et ses seigneurs, Textes:G. de Soultrait - Planches : F.Thiollier).

Pascal Scarato
Association "Pisé Terre d'Avenir"

Maison neuve et moderne en terre
Isle d'Abeau - 1984



18 août 1985 :

PREMIERE FETE DES JASSERIES

Qui aurait pu imaginer une telle foule entre le Col des Supeyres et la Patte d'Oie, lors de cette fête du 18 août... On s'est bousculé ce jour-là pour approcher le Grand Genevrier, pour voir ces gestes qui tombent tout doucement dans l'oubli, mais que certains pratiquent encore fabrication de chapelets, de dentelle, filage au rouet, mais aussi confection du toit de chaume, battage au fléau, et tout cela aux sons et couleurs des groupes folkloriques du Livradois Dansaire et de Gergovia. Merci beaucoup à toutes ces personnes qui ont permis à cette fête d'exister, mille excuses à tous ces gens qui n'ont pu parvenir jusqu'à nous (faute de parking), mille excuses à ces Monts du Forez que nous avons un peu chahutés... Ce jour-là, solitude et calme où étiez-vous ? Et qui pouvait être à l'origine de ce remue-ménage ? L'Association pour la Sauvegarde des Jasseries qui doit son existence à l'association Livradois et Monts du Forez qui a, elle-même, donné naissance à la jasserie-musée du Coq Noir.

Pourquoi cette fête ?

Il ne s'agit nullement de faire une fête à "touristes", ni de "faire de l'argent" comme l'ont pensé certains. Nous voulions mettre un peu plus l'accent sur les JASSERIES, sur cette vie, cette forme d'élevage, sur ces bâtiments... Il faut rappeler que des personnes vivent encore de cette montagne et qu'elles sont indispensables. Sans elles ces Monts du Forez seraient rapidement un désert humain et cela aurait des conséquences directes sur l'état des chemins, des bois ...et aussi du tourisme.

L'autre objectif était de réunir autour d'une idée commune les onze maires des localités où se trouvent des jasseries (Le Brugeron, St-Pierre-la-Bourlhonne, Valcivières, Job, Saint-Anthème, Roche, Lérigneux, Sauvain, St-Bonnet-le-Courreau, Jeansagnière, Chalmazel). Chercher ainsi à rassembler les idées, les forces, les moyens de deux régions (Auvergne, Rhône-Alpes), de deux départements (Puy-de-Dôme, Loire)...

Faire mieux connaître les produits de la région : fromage, charcuterie, miel, jus de myrtilles.

Utiliser cette journée pour permettre à des associations et des artisans de se faire mieux connaître : Chamina, E.C.I.R., Jeunesse et reconstruction, circuits de randonnées... sans oublier la photographie à travers de magnifiques photos de jasseries et de paysages des Monts du Forez.

La fête aura peut-être - du moins nous l'espérons - permis un petit pas vers ces objectifs.

FETE : joie, plaisir de partager les choses que l'on aime : musique, danse... Mais maintenant ? La montagne a repris ses droits, ses habitudes. Y aura-t-il une suite à cet événement ?

Les onze maires intronisés dans la compeyrie des vacherons vont-ils en rester là ? Un acte symbolique, certes, mais après ? Peut-on imaginer, par exemple, un aménagement global des Monts du Forez aidant à créer une véritable zone de tourisme d'hiver et d'été ?

Trouverons-nous ensemble des solutions en ce qui concerne le ramassage du lait afin qu'il se fasse encore dans la zone des jasseries. Quelles seront les possibilités d'avenir pour les jeunes qui voudraient prendre le relai des parents en utilisant les pâturages des hauts chaumes, les communaux et en adaptant une forme de tourisme à leur style de vie : gîte rural, camping à la ferme, table d'hôte?

Les jasseries sont une forme d'habitat propre à notre région (ne pas confondre avec les burons) et il est indispensable de conserver ce patrimoine architectural pour garder le charme de notre montagne. Comment ne pas avoir une volonté régionale de préserver ce type de construction si particulier, avec ces toits pentus? Ces bâtiments, faute d'être habités par des agriculteurs locaux, pourraient devenir, après rénovation, des bâtiments communaux ou associatifs et permettre ainsi de créer un réseau apprécié de gîtes d'étapes d'hiver ou d'été. Certaines régions de France ont adopté ce principe depuis longtemps. Des associations sont prêtes à apporter leur concours à ces projets : Jeunesse et reconstruction, Conservatoire de l'habitat d'estive... d'autres encore pourraient se manifester.

Jasserie évoque aussi, bien sûr, Fourme, car c'est bien là, au coeur de ce massif du Forez, qu'elle est née, confectionnée avec soin par tous les gens de la montagne qui se rendaient à Ambert ou à Montbrison pour vendre leur production. Ils ne comprendraient plus la bataille que se livrent les fourmes à croûte jaune, ocre, orangé et les "fourmes" à croûte grise... Quelle injure pour notre mairie ronde qui n'a jamais vu sous ses arcades un fromage à croûte grise avec une pâte inondée d'un bleu très foncé. C'est un bon produit, certes, mais un produit très différent. Nos montagnes du Forez ne peuvent le reconnaître que comme un enfant adoptif qui aurait, un soir de 1972 (date de la création d'origine garantie.) frappé à la porte de la grande jasserie d'Ambert pour en occuper la pièce principale.

Jasserie, fourme, Monts du Forez...c'est indissociable ! Si notre imagination pouvait nous reporter vers les années 1900, au moment où la vie de transhumance était la plus forte, nous pourrions voir, sur ces hauts chaumes, près de 500 bâtiments groupés ou non, toits pointus ou plats, chaume, tuiles...et beaucoup de bétail partout. Patrimoine...

Nous n'avons point la prétention de penser que notre association sera indispensable. Elle se veut seulement un trait d'union et elle est toute prête à oeuvrer avec tous les organismes en place pour permettre à ce patrimoine d'être sauvegardé.

Dominique MALHAIRE

ASSOCIATION DE SAUVEGARDE
DES JASSERIES

L'Association de Sauvegarde des Jasseries a son siège social en Mairie
d'AMBERT (63660 PUY DE DOME)